

LE VOYAGE DANS LA NUIT ETERNELLE
ET LA VOIX DE L'OMBRE

Pour un moment, sur la frontière redoutable et glacée de la Nuit tout se figea, comme si le monde avait été condamné à disparaître et se tenait en suspens à l'orée d'un silence éternel. Dans ce vide sinistre et muet, le ciel se pencha sur eux tel un plafond brumeux chargé de menace. Là où les pensées meurent sur un rivage du désespoir, où les derniers abîmes plongent dans le néant et les derniers rêves prennent fin, ils firent une pause ; devant, se trouvaient des ténèbres comme les ailes de l'Ombre, derrière, blafard, le crépuscule sans vie ressemblait au regard d'un mort. Et plus loin, affamée, la nuit convoitait l'âme de Savitri.

Mais pourtant dans la niche solitaire de sa force sanctifiée, immobile, l'esprit flamboyant de Savitri, concentré, droit, brûlait comme une torche dans une chambre de cristal, s'insurgeant contre le torse noir de l'Ombre. La Femme, osant entreprendre ce voyage dans la Nuit éternelle, se préparait à son premier affrontement avec les Abîmes. Revêtue de son armure de lumière elle avança un pied pour plonger dans l'horrible vide blafard ; immortel, sans peur, son esprit faisait face au péril de ce désert aveugle et impitoyable.

Sur le fond noir d'encre de la nuit ils commencèrent à se déplacer, greffant des allures étranges sur leur démarche humaine — sorte d'action combinée de nage et de dérive comme lorsqu'on voit se déplacer des silhouettes derrière des paupières closes : tous trois, comme dans un rêve, semblaient glisser ou planer. Les hauts murs de la porte dans le roc avaient été laissés loin derrière ; traversant des défilés où le temps semblait faire marche arrière, le présent et le passé s'évanouissaient dans l'Intemporel ; stoppé net sur le bord de l'aventure obscure, le futur disparaissait noyé dans le néant. Parmi des structures croulantes ils tâtonnaient dans le noir ; les vestibules irréels d'un monde de ténèbres les reçurent, où ils avaient l'impression d'être immobiles alors qu'ils marchaient, d'aller nulle part tout en avançant, comme une procession muette de mirages flous, ou de silhouettes non conscientes parcourant une scène réelle.

Rassemblant ses forces affamées, mystère de terreur sans bornes, le Néant formidable et impitoyable l'emprisonnait petit à petit dans ses profondeurs ouatées, et une gorge monstrueuse, informe, cavernueuse, l'absorbait dans la masse étouffante de son ombre, lui infligeant la violente agonie spirituelle d'un cauchemar. Comme un impénétrable rideau d'angoisse, l'Ombre rodait autour de la cage de ses sens, de même que, lorsque les arbres se changent en ombres grises et que la dernière lueur rassurante s'éteint autour d'un bœuf attaché comme appât dans la forêt par des chasseurs, se referme sur lui une nuit imprégnée de terreur.

La pensée qui guerroie dans le monde se trouvait là défaite ; elle renonçait à tous ses efforts pour vivre et savoir, finalement convaincue qu'elle n'avait jamais existé ; tous ses rêves d'action anéantis, elle avait fini par périr : un charabia indéchiffrable en était la piètre conclusion. Dans la tension étouffante de ce Néant stupéfiant le mental ne pouvait penser, les poumons étaient incapables de respirer, l'âme ne pouvait se souvenir d'elle-même ni se percevoir ; cela donnait l'impression d'un gouffre béant de vide stérile, d'un zéro amnésique de la somme qu'il représente, d'une renonciation de la joie du Créateur qu'aucune profondeur de paix, aucune détente bienvenue ne

venait guérir. Sur tout ce qui prétend être ici-bas la Vérité et Dieu et le moi conscient et le Verbe de la Révélation, et l'ivresse créatrice du Mental et l'Amour et la Connaissance et la félicité du cœur, s'abattait le refus formidable du Non éternel. Ainsi qu'une lampe dorée qui disparaît dans les ténèbres emportée loin des yeux de l'aspiration, Savitri se dissolvait dans l'Ombre.

Il n'y avait pas de parcours défini, pas de sentier, pas de fin ni de but : aveugle, elle allait parmi des gouffres d'insensibilité, ou se frayait un passage à travers quelque vaste désert noir d'inconscience, ou encore se trouvait prise dans la turbulence brutale d'une rencontre de vents antagonistes conduits par les mains titanesques du Hasard. Elle n'avait personne à ses côtés dans cette Immensité terrifiante : elle ne voyait plus la divinité formidable et vague, elle avait même perdu de vue le spectre lumineux de Satyavan. Malgré cela son esprit ne fléchissait point, s'accrochant encore plus fort que ne le peuvent les sens entravés qui ne sont capables de saisir que ce qui est superficiel, et puis découvrent soudain qu'ils ont perdu l'objet de leur amour.

Ainsi, à l'époque où ils vivaient ensemble sur la Terre, elle avait toujours gardé le contact avec lui alors qu'il vaquait parmi les clairières, ces clairières qui faisaient partie d'elle et dont les déchirures s'ouvraient comme des horizons dans son être livrant tous les secrets de la quête et de la joie de Satyavan : car dans l'attention jalouse de son cœur, quels que soient les lieux fortunés que ses pieds chéris choisissaient, cela se devait d'être immédiatement annexé dans son âme lorsqu'elle embrassait son corps, et avec passion elle suivait ses pas inconditionnellement.

Mais à présent un gouffre de silence s'était interposé entre eux et elle avait sombré dans une solitude sans fond, rejetée jusque d'elle-même, inaccessible à l'amour. De longues heures — car tout semble interminable lorsque le temps paresseux se mesure au rythme de la souffrance de l'âme — elle voyagea dans une obscurité irréaliste, vide et terrifiante, foulant le cadavre de la Vie, perdue dans le royaume aveugle des âmes éteintes. Seule, dans l'angoisse du vide elle survécut en dépit de la mort, conquérante encore et toujours ; en vain son être volontaire se trouvait-il oppressé : finalement, sa douleur accablante et prolongée s'épuisa dans la monotonie de la torture furieuse qu'elle s'infligeait à elle-même.

D'abord, une lueur fragile mais qui ne peut s'éteindre, pâle et pourtant immortelle, se remit à scintiller dans l'obscurité comme si une mémoire retournait à des esprits morts, une mémoire qui souhaitait vivre encore, après avoir été dissoute du mental dans le sommeil natif de la Nature. Cela errait comme un rayon de lune perdu révélant à la nuit son âme en détresse ; serpentant dans cette lueur, l'Ombre déambulait, ses capuchons noirs ornés de reflets mystiques ; ses replis lisses et hideux se contractaient, se recroquevillaient et se dérobaient, car ils percevaient toute forme de lumière comme une source de douleur intense et souffraient à l'approche d'une ébauche d'espoir.

La Nuit sentit que son règne étouffant et lugubre se trouvait menacé ; la splendeur de quelque brillante éternité menaçait de ce timide rayon de Vérité errante l'empire de son Néant éternel. Implacable dans sa force intolérante et convaincue qu'elle seule représentait la vérité, elle lutta pour repousser ce rayon fragile mais dangereux ; consciente de son immensité de négation totale elle redressa son formidable chef de Néant, sa bouche de ténèbres dévorant tout ce qui existe ; car elle voulait être l'Ombre absolue. Mais pourtant la lumière l'emportait et continuait de grandir, et Savitri finit par s'éveiller à son moi qu'elle avait cru perdu ; ses membres refusaient l'accolade glacée de la mort, son cœur battant triomphait bien qu'il fut assailli de douleur ; son âme prévalait, exigeant pour sa propre joie l'âme de son amant qu'elle

avait perdu de vue. Devant elle, dans le silence de ce monde, à nouveau elle entendit le pas d'un dieu, et émergeant de l'obscurité épaisse, Satyavan, son époux, apparut comme une ombre lumineuse. Alors dans ce domaine monstrueux et sans vie éclata une clameur : puissant comme la vague dans les oreilles du nageur épuisé, rugissement funeste d'un cœur de fer, l'appel glacé de la Mort retentit dans la nuit.

"Ceci est l'immensité noire et silencieuse qui m'appartient, tu te trouves dans la demeure de la Nuit éternelle, ceci est le lieu secret du Néant qui ensevelit tous les vains désirs de la vie. As-tu considéré ton origine, O cœur périssable, et réalisé de quoi est faite l'illusion que tu es ? Contemplant devant toi la vérité absolue de ce vide total, espères-tu encore subsister et aimer ?"

La Femme ne répondit point. Son esprit rejetait la voix avisée de la Nuit et le patronage de la Mort. Dans l'infini de son être qui n'avait pas de commencement elle regarda au-delà des frontières libres de son âme ; elle vit la source immortelle de sa vie, elle se sut éternelle sans besoin de naissance. Mais continuant de lui faire affronter la nuit éternelle, la Mort, divinité terrible, imposait à sa vue le calme immortel de son formidable regard :

"Bien que tu aies survécu au Vide non-né qui jamais ne t'accordera son pardon aussi longtemps que durera le Temps, et à l'énergie primordiale qui façonna la pensée, forçant ainsi l'immensité statique à souffrir et vivre, tu n'as gagné cette pitoyable victoire que pour vivre un peu plus, et sans Satyavan. Que va pouvoir t'offrir l'ancienne déesse pour aider ton cœur à battre ? Elle ne fera que prolonger la maya d'une existence illusoire et retarder dans cet effort à vivre, ton sommeil éternel. Miracle fragile de glaise pensante, armé de ses illusions, ainsi va l'enfant du Temps. Afin de remplir le vide qu'il perçoit autour de lui et qu'il craint, ce vide dont il est venu et auquel il retourne, il magnifie son moi et le nomme Dieu. Il fait appel au ciel pour l'aider dans ses espoirs dérisoires. Le cœur lourd de nostalgie, il scrute au-dessus de lui des espaces nus encore plus inconscients que lui-même, qui n'ont même pas le privilège de son mental, vides de tout sinon de leur bleu irréel, et il les peuple de pouvoirs brillants et miséricordieux. Car l'océan rugit autour de lui et la terre tremble sous ses pas et le feu l'assaille à sa porte et la mort rôde à l'affût lorsqu'elle parcourt les forêts de la vie. Emu par les Présences vers lesquelles il aspire, il fait l'offrande de son âme en des sanctuaires implacables et revêt tout cela de la beauté de ses rêves.

Les dieux qui observent la Terre de leurs yeux toujours ouverts et la guident dans ses hésitations géantes à travers le vide, ont fait présent à l'homme du fardeau de son mental ; dans son cœur récalcitrant ils ont allumé leur feu et semé en lui une impatience incurable. Son mental est un chasseur sur des pistes inconnues ; faisant bien rire le Temps avec ses vaines découvertes, il se sert de sa pensée pour approfondir le mystère de son destin et compose les chants de ses rires et de ses larmes. Affligeant son état mortel de rêves d'immortalité, troublant son impermanence avec le souffle de l'infini, ils lui procurent des appétits qu'aucune nourriture ne peut rassasier ; il est le bétail des dieux bergers. Son corps étant la corde par laquelle il est lié, ils lui jettent en guise de fourrage, du chagrin, de l'espoir et de la joie : ils ont clôturé ses pâturages à l'aide d'une barrière d'Ignorance. Dans sa poitrine fragile et vulnérable ils ont placé un courage dont se joue la mort, ils ont placé une sagesse dont la nuit se moque, ils lui ont organisé un voyage qui n'aboutit nulle part. Sans but l'homme lutte dans un monde périlleux, apaisé par les rémissions temporaires de ses douleurs, ravagé comme une bête par un désir infini, lié au chariot des dieux terribles.

Mais si tu es encore capable d'espoir et si tu veux encore aimer, retourne à la coquille de ton corps, ton lien avec la Terre, et tente de vivre avec les débris qu'il te reste de ton cœur. N'espères surtout pas pouvoir regagner Satyavan. Et pourtant tu fait que ta hardiesse mérite plus qu'une triviale couronne, je puis t'offrir quelques présents pour apaiser ta vie blessée. Les pactes que font les êtres éphémères avec le destin, ainsi que les à-côtés agréables que des cœurs liés à la Terre n'hésiteraient pas à cueillir, sois libre de les accepter pour autant que ta volonté le permette. Comme prix de consolation, fais ton choix parmi les espoirs d'une vie."

Mais dès que la Voix formidable et implacable se tut, surgissant de quelque région de silence, un élan de pensées en un flot continu déborda de Savitri, semblable aux crêtes illuminées de lune couronnant une crue bouillonnante qui franchissait l'océan de son cœur simple et insondable. Enfin elle parla, et la Nuit dût prêter attention à sa voix :

"Je ne m'incline pas devant toi, O monstrueux masque de mort, mensonge noir de nuit pour l'âme poltronne des hommes, fin ultime, irréelle et inéluctable, car ta farce macabre n'est qu'un jeu avec l'esprit immortel. Quand à moi, consciente de mon immortalité je continuerai d'avancer. Esprit victorieux conscient de sa force, je viens frapper à tes portes, mais non pas comme une suppliante : invaincue j'ai survécu l'assaut de la Nuit. Mon intense chagrin initial n'a point ébranlé la fermeté de mon mental ; les larmes que je n'ai pas pleurées se sont changées en perles de force : j'ai transformé ma substance fragile et laide en une solide statue de l'âme. A l'avenir, dans cette bataille entre les dieux splendides, mon esprit sera persévérant et fort à l'encontre du vaste refus du monde. Je ne fréquente point la populace des mentals subalternes qui se précipitent pour mendier de leurs mains avides et se satisfont de peu et ramassent dans sa boue, parmi les piétinements d'une foule de pieds, les concessions dérisoires et méprisables accordées au faible. Mon labeur est celui des dieux à la bataille : au fil des ans paresseux et récalcitrants, imposant la volonté flamboyante qui règne au-delà des astres, ils impriment la loi du Mental sur les œuvres de la Matière et conquièrent les ambitions de l'âme auprès de la Force inconsciente de la Terre.

Pour commencer, j'exige tout ce que Satyavan, mon époux, lorsqu'il s'éveillait dans le charme de la forêt à la suite des longs rêves solitaires de son enfance, aurait pu désirer pour rendre sa vie plus exquise, et n'a jamais reçu. Cela, tu dois me l'accorder ; ou alors refuse — si tu le peux."

La Mort, bâtisseuse de cette Terre illusoire pour l'homme et qui se moque bien de la futilité de tous les présents qu'elle dispense, dans un signe d'acceptation baissa la tête, méprisante et glacée. Levant sa voix sinistre, elle dit :

"Mon intervention fera preuve d'indulgence vis à vis de tes rêves : j'accorde au cœur languissant de son père aveugle, royaume et pouvoir et amis, ainsi que toute cette grandeur perdue et ces falbalas royaux qui soulageront son âge avancé, les pompes pâlisantes des jours déclinants de l'homme, les gloires argentées et décadentes de la chute de la vie. A celui qui a grandi plus sage du fait d'un Destin adverse, je restitue les biens que l'âme, forte de ses illusions, apprécie plus que le sublime nu du Néant impersonnel. La consolation sensuelle de la lumière je donne à des yeux qui auraient pu découvrir un plus vaste royaume, une vision plus profonde dans leur nuit insondable. C'est cela que cet homme désira et qu'il demanda en vain pendant qu'il était encore vivant sur Terre et chérissait l'espoir.

Et maintenant, délaissant la majesté de mes périlleux royaumes, retournes-t-en, O mortelle, vers la petite sphère qui t'est autorisée ! Hâtes toi d'un pas vif, de peur que

les grandes lois que tu as violées, ouvrant enfin sur toi leurs yeux de marbre, ne s'ébranlent et détruisent ta vie."

Mais Savitri répliqua à l'Ombre méprisante :

"O Spectre de l'Univers, n'oublie pas que je suis née ton égale en esprit. Ma volonté aussi fait loi et ma force est celle d'une déesse. Je suis immortelle dans ma mortalité. Je ne tremble point sous le regard sévère des éternelles hiérarchies de marbre qui nous observent avec les yeux de pierre de la Loi et du Destin. Mon âme avec son feu vivant est bien capable de les affronter.

Le délivrant de ton ombre, retourne-moi Satyavan dans les domaines florissants de la Terre et la douce impermanence de ses membres humains, afin que j'accomplisse avec lui la volonté brûlante de mon esprit. Je porterai avec lui le fardeau de l'ancienne Mère, je suivrai avec lui le chemin terrestre qui mène à Dieu.

Et sinon, que les espaces éternels s'ouvrent devant moi et qu'autour de nous se fonnent d'étranges horizons cependant que nous parcourerons ensemble l'immense Inconnu. Car moi qui ai foulé avec lui les pistes du Temps, je suis capable d'affronter n'importe quelle nuit dans ses pas ou n'importe quelle fabuleuse aurore qui se présenterait à nos esprits dans l'Au-delà inexploré. Où que tu conduises son âme, ainsi je suivrai."

Mais s'opposant à sa revendication, implacable et s'obstinant à appliquer le Décret immuable, s'obstinant à respecter une Loi qui ne doit en aucun cas être compromise car elle sanctionne l'impermanence des choses créées, née de l'énigme des gouffres insondables, remonta des déserts infinis de la nuit une voix despotique chargée d'un mépris glacial. Comme lorsque l'océan échevelé dans la tempête chevauche le Titan et jette sur le nageur son rire formidable qui rappelle toutes les joies que ses vagues ont noyées, ainsi défiant le formidable courage de cette Femme, retentit dans l'obscurité de la nuit souveraine le haro invincible de la Mort universelle :

"Possèderais-tu les ailes des dieux ou des pieds capables de parcourir mes astres, O frêle créature qui aspire avec tant de cœur, oubliant les liens de ton mental et ta vocation de mortel ? Leurs orbites furent bouclées avant même que ton âme ne soit formée. Moi, la Mort, je les ai créés à partir de mon vide ; toutes les créatures j'ai engendré en eux et ainsi je les détruis. De ces mondes j'ai fait mon filet dont chaque joie est une maille. Assouvissant une Fringale amoureuse de sa proie qui souffre, la Vie qui dévore tout voit mon image en chaque créature.

O mortelle, dont l'esprit n'est autre que mon souffle vagabond, dont l'état éphémère fut imaginé par mon sourire, il vaudrait mieux que tu t'enfuis serrant tes pauvres gains sur ta poitrine tremblante, car offensé par mes libertés, le Temps n'est pas près de s'apaiser. Esclave aveugle de ma force sourde, que j'encourage à pécher d'abord pour te punir ensuite, à succomber au désir pour t'affliger de désespoir et d'angoisse, et qui viendras à moi finalement, sanglante, ton insignifiance admise, ma grandeur reconnue, ne te retourne pas dans une tentative de pénétrer les champs heureux destinés aux âmes qui savent obéir à ma loi, de peur que dans leurs sombres sanctuaires ton pas n'éveille de leur sommeil tourmenté les Furies au cœur de fer qui vengent les désirs consommés. Prends garde que dans les cieux où ta passion espérait vivre, ne frappent les foudres de l'Inconnu et que, terrifiée, seule, en sanglots, traquée par les meutes du ciel, âme mutilée et déshéritée tu ne doives t'enfuir dans la longue torture des siècles — car peu de vies parviennent à épuiser ce Courroux infatigable que l'Enfer ne peut étancher, ni la charité du Ciel apaiser. Je consens à te libérer des griffes du noir éternel : tenant bien serrées sur ton cœur les maigres aumônes de ton destin, va-t-en en paix — pour autant que la paix soit juste pour l'homme."

Mais Savitri répliqua, parant le mépris par le mépris, femme mortelle défiant la terrible Divinité :

"Et quel est ce Dieu imaginé dans ta nuit, qui aurait avec dédain créé ces mondes déshérités, qui n'aurait fait ces étoiles scintillantes que par vanité ? Certainement pas celui qui a dressé son temple dans mes pensées et a fait de mon cœur humain son sol sacré. Mon Dieu est Volonté et il triomphe dans ses œuvres, mon Dieu est Amour et avec patience il endure tout. C'est à lui que j'ai offert l'espoir comme sacrifice et que j'ai donné mes aspirations comme un sacrement. Qui interdira ou limitera dans sa course le merveilleux, l'automédon, le vif ? Voyageur sur les innombrables routes de la vie, ses pas familiers avec les lumières du ciel parcourent sans peine les cours jonchées d'épées de l'enfer ; là il descend pour stimuler la joie éternelle. Les ailes dorées de l'amour ont le pouvoir d'oxygéner ton vide : les yeux de l'amour comme des étoiles transpercent la nuit de la mort, les pieds nus de l'amour parcourent les mondes les plus rudes. Il besogne dans les abîmes, exulte sur les cimes ; il saura refaire ton univers, O Mort."

Ainsi, elle parla et pour un moment nulle voix ne répondit alors qu'ils continuaient de s'enfoncer dans la nuit sans repère, et toujours cette lueur était comme un œil pâle troublant l'obscurité de son regard hésitant. Et de nouveau survint une pause abrupte et alarmante au cours de cette odyssée irréaliste dans le Néant aveugle ; une fois de plus une Pensée, une Parole monta du vide et la Mort daigna répondre à cette âme humaine :

"Qu'espères-tu donc ? Quelle est ton aspiration véritable ? Il ne s'agit que de la très douce attraction de félicité de ton corps, cette forme précaire et frêle assaillie de douleurs, qui voudrait satisfaire quelques années de plus tes sens vacillants grâce au miel des attractions physiques et des feux du cœur, ou de la quête vaine d'une unité qui voudrait embrasser l'idole brillante d'une heure fugitive. Et toi, âme, qu'es-tu donc, glorieuse illusion faite d'émotions brèves et de pensées scintillantes, danse ténue de lucioles virevoltant dans la nuit, levure luminescente dans le marécage ensoleillé de la vie ? Tu voudrais prétendre à l'immortalité, O cœur, proclamant devant les témoins éternels que toi et lui sont des pouvoirs impérissables et capables de durer ? Seule dure la Mort, et le Vide inconscient. Moi seule suis éternelle et permanente.

Je suis l'Immensité formidable et sans forme, je suis le vide que les hommes appellent Espace, je suis le Néant éternel qui porte tout, je suis l'Illimitable, l'Indivisible muet. Moi la Mort, je suis Lui ; il n'est point d'autre Dieu. Toutes les créatures sont nées de mon abîme et vivent grâce à la mort ; toutes y retournent et leur existence prend fin. J'ai fait un monde à partir de ma Force inconsciente. Ma force est la Nature qui crée et détruit les cœurs qui espèrent, les membres qui désirent vivre. J'ai fait de l'homme son instrument et esclave, de son corps je fis mon banquet, de sa vie ma nourriture. L'homme n'a point d'autre secours que la Mort ; à son terme il vient à moi pour trouver le repos et la paix. Moi, la Mort, je suis le seul refuge pour ton âme. Les Dieux que l'homme implore sont incapables de l'aider ; ils ne sont que mes imaginations et mes humeurs qui se reflètent en lui par le pouvoir de l'illusion. Cela que tu vois comme ton moi immortel n'est autre qu'une icône chimérique de mon infini, c'est la Mort en toi qui rêve d'éternité. Je suis l'Immobile dans lequel tout se meut, je suis le Néant primordial dans lequel tout prend fin : je n'ai point de corps, ni de langue pour parler, je n'établis point de relations avec la vue et l'ouïe des humains ; seule ta pensée donna forme à mon vide.

Parce que tu m'as conviée à un match avec ton âme, O aspirante à la divinité, j'ai revêtu un visage, une forme, une voix. Mais s'il y avait un Etre témoin de tout, comment pourrait-il t'aider dans ton désir passionné ? A l'écart, il observe, seul et absolu, indifférent à ton appel, dans un calme indescriptible. Son être est pur, intact, immobile, un. Celui là regarde constamment la scène inconsciente où toute chose périt, l'écume comme les étoiles. L'Un vit à jamais. Là, il n'y a pas de Satyavan qui naît et se transforme ; et là, il n'y a pas de Savitri qui revendique d'une vie brève son salaire de joie. Là n'est jamais venu l'amour, avec ses yeux tourmentés et larmoyants, et le temps non plus n'existe pas là, ni les vaines étendues de l'Espace. Cela ne porte pas de visage vivant, cela n'a point de nom, point de regard, point de cœur qui palpite ; cela n'a pas besoin d'un partenaire pour l'aider dans son existence ou partager ses joies. Cela est félicité, immortellement seul.

Et si c'est l'immortalité que tu désires, alors sois seule, suffisante à ton âme : vis en toi-même ; oublies l'homme que tu aimes. La grandiose mort finale que je t'offre saura bien te sauver de la vie ; alors tu te dresseras dans ta source de toujours."

Mais Savitri répondit à la Voix terrible :

"O Mort, toi qui raisonnes, je ne raisonne pas quand à moi de cette raison qui scrute et analyse et est incapable de construire, ou bien ne bâtit qu'en vain parce qu'elle doute de ses propres travaux. Je suis, j'aime, je vois, j'agis, je veux."

La Mort répondit, l'inondant de sa clameur grave :

"Et connais aussi. Ayant la connaissance, tu cesseras d'aimer et délivrée de ton cœur tu cesseras de vouloir : ayant ainsi consenti à l'impermanence des choses, à jamais seras-tu en repos et tranquille."

Mais Savitri au nom de l'Homme répliqua à la Mort :

"Quand j'aurai aimé à jamais, alors j'aurai la connaissance. L'amour en moi connaît la vérité masquée par tous les changements. Je sais que la connaissance est une gigantesque étreinte : je sais que chaque être est moi-même, dans chaque cœur est caché l'Un qui est myriade. Je sais que le Transcendant calme, l'Habitant voilé, le Seigneur silencieux porte le monde : je perçois son agir secret, son feu intime ; j'entends le murmure de la Voix cosmique. Je sais que ma venue n'est autre qu'une vague de Dieu. Car tous ses soleils étaient conscient lors de ma naissance, et celui qui aime en nous arriva dissimulé par la mort. Ainsi naquit l'homme parmi les astres phénoménaux, muni d'un mental et d'un cœur pour te conquérir."

Dans l'éternité de sa volonté impitoyable, sûre de son empire et de sa force sans faille, dédaignant un autre échange de mots inutiles avec les lèvres d'une victime, la Mort simplement ne répondit point. Elle se tenait enveloppée de silence et de ténèbres, silhouette immobile, ombre vague, ceinte de son épée secrète de terreur. Difficile à distinguer dans l'ombre, elle révélait son visage macabre ; ses cheveux noués formaient une tiare du crépuscule nocturne, les cendres du bûcher funéraire marquaient son front.

Et toujours, vagabonde dans la Nuit sans fin, strictement interdite de séjour par ces yeux morts et vides, Savitri voyageait au long des immensités inertes et vides d'espoir. Autour d'elle ondulaient les angoissants déserts des ténèbres avec leur vide affamé, et à son côté allait la Mort taciturne, irritée par la persistance de ses pensées, de sa vie et de son amour.

Au long d'une nuit qui pâlisait sous l'effort de sa volonté, comme des fantômes dans le clair-obscur planant à peine visibles sur leur sentier surnaturel, ainsi continuaient-ils d'avancer tous les trois.

Fin du Chant 2
Fin du Livre IX